

===== OISEAU EXILÉ =====

J'avais pleuré et chanté mes peines pendant une saison infinie.

Mes larmes ont creusé mon tombeau, c'est là que je veux reposer.

Mes amis, gardez-vous de ces fleurs de mon gazon tumulaire, elles sont empoisonnées par mes larmes amères.

Je n'ai plus ma mantille, tissée de roses et de violettes.

Un grand vent roule sur ma maison où se glisse le dernier rayon du soleil.

Mon Dieu! mesure mon cœur, tu le trouveras si petit pour une immensité de douleurs.

Moi, en quittant les ruines de Babylone, je cherche le bonheur sur la montagne du Carmel.

Je n'ai pas mis mon espérance dans mon épée: l'or ne peut couper le fer parce qu'il vaut davantage.

L'incendie de l'Arménie a brûlé la fortune de l'ennemi.

Ma mère, tu es belle; ton visage, c'est le miroir de ton cœur.

Les vertus et les mœurs qui protégèrent ma patrie, ne meurent point, ni par le feu, ni par le fer.

Ennemi! tes paroles sont douces, elles sont pareilles aux fleurs séduisantes qu'exhalent le venin.

On a cru étouffer mon foyer, on a créé un volcan vengeur.

Oh Patrie! ta douleur est comme la

parole créatrice qui porte la vie dans notre chaos.

L'ennemi, quand même serait-il récompensé, montrera toujours sa haine.

La ciguë, arrosée de l'eau sucrée, ne perdrait jamais son poison.

Ce que j'ôte à mes jours, je l'ajoute à l'aurore de ma Patrie.

Ennemi! tu as plongé ta flèche dans mon cœur, tu as porté à tes lèvres mon calice, sans en sentir l'amertume.

O sale corruption de l'impie qui, l'épée de bois dans sa main, ose profaner les saintes reliques de nos martyrs.

L'héroïsme d'une nation est un guide plus sûr que toutes les lois des législateurs.

La calomnie fait rire les fous, et blesse le cœur des sages.

J'ai la force de savoir souffrir, le poids de la Croix n'écrase point ma faculté de beaucoup souffrir.

Ennemi! je n'ai aucune sorte de confiance en toi, tu es enivré de mon sang dont l'effet dure pour jamais.

L'ami du bourreau ne peut être né que sous les glaces de la Laponie.

Une plume accuse nos martyrs, victimes des barbares. Hélas! cette plume ne ressemble qu'à l'épée de Roland furieux.

Le tyran n'est pas mort, il est chez nous dans la cage d'un sombre nuage.

Pour nous, jamais de liberté; nous sommes convaincus, que le tyran nous suivrait même au Paradis.

O mes amis! la porte est fermée, par où le bonheur peut-il entrer dans l'Arménie?

J'ouvre toutes les portes de mon âme à tous les chagrins, pour y faire place au Dieu de l'Arménie.

Je voudrais allumer de mon souffle la forêt du Daron, et en faire un flambeau pour les obsèques de nos martyrs.

Sur ma patrie les nuages n'ont pas répandu les fleurs de mai. L'Arménie porte toujours le germe du chagrin.

L'Euphrate vit nos martyrs mutilés et remonta vers sa source.

Liberté! je te désirerais, mais tu n'as pas trouvé encore la route de ma patrie.

Nous voulons prendre la route du bonheur et nous tâchons de la semer de fleurs, mais l'ennemi fait tout pour les empêcher d'éclorre.

Les hommes justes font beaucoup de fautes, parce qu'ils ne croient jamais les impies aussi bêtes qu'ils le sont.

Oh tyran! tu as brisé mon cœur, qui n'était qu'un instrument, dont tu avais bien joué.

Qu'est-ce que le rêve dolent d'un poète, sinon un profond miroir de sa vie?

L'espoir est beau et admirable; comme le soleil il traverse la nuit de nos détresses.

Ma mère! tu es ravissante; à chaque massacre, tu jettes une couronne parfumée sur la tête du Christ.

On n'a rien à craindre de la guerre,

quand on peut être ressuscité par la délivrance.

La terre en buvant le sang, rajeunit l'arbre de la Patrie.

Je ne voudrais plus m'endormir, pas même au chant du rossignol, puisque l'ennemi ne reconnaît d'humanité que celle de l'épée.

Attachez-vous, mes fils à la Croix de la Patrie qui a renversé le veau d'or.

Mais voyez donc cette hirondelle, comme elle est tombée, elle semble bénir le cercueil du martyr qui lui avait donné l'hospitalité.

J'ai une honte extrême, en pensant qu'un balayeur de quelque boutique allemande, ose déraciner l'arbre de ma race.

Evitez, mes enfants, comme le chant des Sirènes, les discours séducteurs, qu'avec la même bouche, le feu de l'enfer alluma dans notre pays.

Dans l'église le tabernacle est brisé, le serpent y élève ses petits.

Voyez, comme l'ennemi a dépassé les rêves de Dante, ce sublime artiste de l'enfer.

Evitez, mes enfants, l'ennemi qui, de ses doigts teints de pourpre, touche en souriant le rameau de l'olivier.

Ennemi! tu as des paroles charmantes, mais hélas! le tissu manque sous tes fleurs brodées.

J'ai rêvé le bonheur dont le parfum, hélas! était bien court. Je suis fatigué dans le désert de ma vie, le vent d'hiver pleure sur l'olivier qui ne fleurit pas.

Oh! combien je voudrais faire aux bords de l'Arax un pèlerinage, et der-

nière fois, dormir au bruit de ses flots déjà sacrés du sang de nos martyrs.

On donne une goutte d'eau à la violette près de périr. On fait place dans le foyer chaud à la colombe gelée. Oh! combien je voudrais être soigné comme l'humble fleur et l'oiseau gracieux!

Ennemi! entre moi et toi il n'y a que la vengeance, ôtez cette barricade, la justice y entrera.

Il n'y a pas d'asile plus sûr pour l'homme que le cœur de la Patrie.

Mes enfants! il est beau de sauver la fortune, mais il est cent fois plus beau de sauver sa Patrie.

Chez nous, tous marchent à la mort, mon enfant est venu au monde sur un tombeau.

Dans cet orage furieux, c'est la barbarie qui triomphe, en vain je cherche un port, ma barque jette ses ancres dans le Ciel.

Patrie! toi seule, tu m'entends bien. Je n'oublierai mes chagrins qu'en les pleurant entre tes bras.

Dans mon pays les douleurs seules remplissent l'espace. Le Seigneur nous a donné un cœur pour pleurer, et aux rossignols, des chenilles pour mieux chanter.

La bonne langue de l'ennemi est comme un four bien chauffé, cependant nous n'y trouvons rien de cuit.

Ennemi, oh! combien il te sera doux de voir l'Arménie en pleurs. La foudre embrase mon berceau, je suis telle que la cité sans peuple.

Hélas! en moi la langue n'est plus le cantique des idées, mais c'est l'élégie dolente de notre période malheu-

reuse. Je suis en deuil, faut-il doré mes pensées?

Ennemi! ta main dans le sang, ta main dans le crime, tu montes sur mon cercueil, or, seras-tu plus grand?

La source est tarie, les champs n'ont plus d'ombre, mon cœur a trempé sept fois dans le deuil; jamais plus la fortune pour moi ne peut redevenir favorable.

Oh! quand pourrai-je me reposer parmi nos troupeaux, entendre le doux carillon des cloches, et faire un jardin de tout l'Orient, où sont tombés mes martyrs.

A l'aurore de la délivrance, le Seigneur nous a donné l'habit rouge, comme aux oiseaux des Indes pendant le jour de leurs noces.

Oh! mon pays, tu es le vieil arbre, auquel ne manqueront jamais les jeunes rameaux fleuris.

Hélas! celui qui a créé mon malheur, c'est celui-là même qui a profané ma douleur.

Dans mon cœur l'incendie est si grand, que mes larmes ne peuvent l'éteindre.

Les gens qui admirent le bourreau, ne sont pas capables de parler au nom de la justice.

En jetant un manteau de vertu sur les assassins, peut-on couvrir leurs crimes?

Je n'ai pas tout dépeint, la misère est immense. Mon Dieu! est-ce assez de victimes pour changer la fatalité de ma Patrie?

On m'a fait danser sur le théâtre d'Hérode avec des fers aux pieds. Je m'estime heureux d'en être victime pour la grande délivrance.

Un petit génie, dans son fol amour, élève des autels aux assassins; s'il était humain comme un bon français, il voudrait bien briser sa plume dorée, et ne point profaner nos douleurs sacrées.

Oh les chagrins du cœur! j'ai tâché de les oublier, mais devant la grande catastrophe de mon pays, je souffre comme le musicien quand il entend un concert sans accord.

Souviens-toi, impie, que le mensonge d'abord petit, devient ensuite une calomnie énorme et renverse l'image de la Justice en toi.

J'ai prié l'ami de me soulager dans mes chagrins, il m'a dit, qu'il n'était fait que pour donner l'extrême-onction.

Hélas! nos soupirs sont comme des flèches décochées, sans laisser aucune trace dans la vie.

Puisses-tu, oh bonheur, pour seul prix de mes douleurs, dans l'ombre d'un vieux chêne, caresser mon repos éternel, avec de doux parfums de myrte et de laurier.

Je chante la croix de mon peuple. C'est à mes douleurs que je dois ma lyre. Sur l'autel de la patrie, nous devons sacrifier la fleur de la jeunesse.

Les siècles auront de la peine à former la chance des malheureux. Pour nous, le bonheur est toujours incertain, il va masqué, dans la nuit éternelle.

Mon cœur encore une fois est blessé; on dit que sous l'orage renaît la belle chose; je pleure nos morts, on dit que le soleil sans la pluie n'ouvrirait point les roses.

Nous avons chanté les louanges de Dieu, nous avons donné de l'encens dans nos élégies, le feu de notre douleur était dans l'encensoir.

O Patrie! toi seule, avant mes paroles, tu comprends mes sentiments, tu conduis ma plume, tes douleurs me suivent, pour te servir je voudrais être ressuscité dans ma jeunesse.

La torché tombe de ma main devant l'immense cimetière de notre pays. O vous, rêves! laissez-moi tranquille; sur nos morts je veux cultiver une couronne de fleurs.

Dans la douleur, la marche est aveugle. Une étoile luira la nuit; je me souviens des routes fleuries et je pleure.

Hélas! dans nos amphores d'onix, l'ennemi boit encore le sang de notre cœur. La mort, ivre de vendanges, célebre joyeuse ses éternelles moissons.

Au fond du puits, sur le miroir d'eau, l'image de la lune est gelée; dans le froid désespoir, n'est-elle pas l'ombre luisante de la vie solitaire?

Mes jours sont pleins de silence et de mélancolie. Qui sait pourquoi la vie est tissée de fleurs passagères?

Les langueurs monotones bercent ma barque, et mon cœur vient se noyer dans les soupirs noirs.

Les étoiles filent en silence, comme mes jours qui glissent sans un murmure. Oh! le monde est bien malicieux, dans la cendre éteinte, je vais enfouir les flammes de mes rêves.

Je marche par le chemin amer; tous mes sanglots vont mourir dans l'éternel oublié.

Oiseaux doux, allez chercher pour moi le bonheur et les rêves dorés. Hélas! plus que la fatalité, qu'est-ce qui vient m'accompagner?

J'ai une grotte en moi, dans une triste solitude mes larmes, goutte à goutte,

germeront des fleurs noires pour ma vie désolée.

Je suis perdu parmi la forêt morte, l'aigle, en passant, participe aux chagrins de mon cœur.

L'amour de la patrie est le feu qui me consume sur la croix.

Voici l'éclair qui déchire le soir dans la forêt, le ciel se venge; qui me portera le rameau d'olivier? Doux vent, chasse ma barque sur la plage!

Ma maison reste délaissée, il y pousse l'herbe sauvage; l'hirondelle errant jusqu'au crépuscule, le cœur blessé, y entre; l'oiseau y trouve un silence frémissant; pendant de longues années, vainement il attend mon retour.

Sur la route du pèlerinage, pour mes pieds las les cailloux sont bien durs. O Mort! prends ma main; dans la ville où tu me conduis, j'y trouve mon paradis.

Nous avons perdu la clef de notre pays. Nous sommes dans l'ombre, notre épée est attachée à l'arbre de la Croix. Hélas! Dieu a fermé notre livre pour toujours.

Quand l'automne secouait toutes ses feuilles sur ma maison, les papillons semblaient inspirés par l'aurore et par l'arome et dansaient autour de ma tête.

Les oiseaux nocturnes, en silence, ne bougent pas leur bouche de fer, mais voici qu'un vent mauvais souffle et vient aveugler la lampe de ma chambre. Je songe à l'espoir lumineux qui fuit.

Là-bas, c'est la Mort puissante; ses grandes ailes trempent dans la mer

sombre, son visage est plus triste que l'enfer, à travers ses mains coule la malice dans l'abîme infini.

Que me veux-tu, ennemi? Aujourd'hui je suis bien blessé. Dans le calme fleuve de ma patrie, viens donc laver tes yeux aveugles et tes mains coupables.

La mort ouvre ses ailes sur moi, elle couvre ma maison d'une nuit mystérieuse; dans une agonie bien prolongée, elle guide mes pas plus lents que l'infini.

O Pitié! ouvre ta porte, je suis le deuil; laisse-moi rentrer dans mon pays où le laurier ombrage le sépulcre de nos martyrs.

Je tends mes bras vers nos martyrs crucifiés; j'aime leur cœur brûlant et blessé. Dans une suffocante extase la douleur perd son aiguillon.

L'homme hardi aime la tempête de la vie, tel l'aigle qui s'élance au milieu des orages.

Je marche vers la mort, il y a un cyprès qui me fait des signes dans la route du cimetière.

La Mort vient étouffer mon cœur; elle vient bercer mes derniers jours dans la nuit éternelle.

Pénétrons bien dans la vie du Phénix qui avait un berceau filé de fleurs, et qui se nourrissait de parfums. Hélas! aujourd'hui il se terminait sur un bûcher de myrte odoriférant, et demain il recommençait une vie nouvelle. Oh! mort énigmatique, toi qui mets de la vie éternelle sur la pierre funéraire!

*P. S. Erémian*